

I.

Français et indigènes

GWENDOLINE JARCZYK — *Vous avez été professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université de Tunis. Le choix de cette discipline, et surtout de cette période de l'histoire, a été sans doute commandé chez vous par le besoin de connaître et de faire connaître les origines de votre culture propre.*

MOHAMMED TALBI — Mon intérêt pour l'histoire, et en particulier pour celle du Moyen Âge, s'est manifesté au moment où mon cursus universitaire était déjà engagé dans une étude approfondie de la langue arabe, sous ses aspects à la fois littéraire et linguistique au sens large de ce mot.

Très vite, dans ce domaine, vous vous étiez attaché à une recherche de fond.

Mes premiers travaux publiés portaient de fait sur un dictionnaire spécialisé de la langue arabe, un dictionnaire que nous devons à la plume d'un Arabo-Andalou — un Espagnol par conséquent —, Ibu Sida, auteur d'*al-Mukhhassas*. Cette entreprise était à mes yeux de grande importance, car, en plus des mots et des définitions, le dictionnaire en question contient des listes de synonymes qui nous aident à en avoir une meilleure compréhension et à en saisir les nuances. Or, malgré, et peut-être après tout à cause même de son ampleur, il ne comportait pas d'index, ce qui rendait toute recherche extrêmement diffi-

Au croisement de deux traditions

cile, si bien que j'ai décidé d'en établir un dont le caractère serait proprement exhaustif. Ma voie semblait donc toute tracée : recherche linguistique aussi bien que littéraire, avec bien sûr les références historiques d'usage, sans que l'histoire en tant que discipline entre dans le programme que je m'étais fixé. Je ne pensais donc pas me consacrer à l'histoire. Auparavant, j'avais d'ailleurs enseigné l'arabe dans le secondaire, et aussi dans le supérieur.

Cela se passait-il en France ou en Tunisie ?

D'abord en Tunisie, dans mon pays, puis en France, à l'Institut d'études islamiques, lequel dépendait de la Sorbonne où je préparais ma thèse de doctorat. C'est à cette époque justement, et à Tunis d'abord, que, grâce à mes lectures et à l'influence d'un grand érudit tunisien, un *self-made man*, Hasan-Hosni Abdel-Wahab, mes recherches m'ont fait bifurquer et prendre la direction de l'histoire. Il faut savoir que l'histoire de mon pays, vers les années cinquante, avait été écrite surtout par des Occidentaux.

Vous vous déclarez être à la fois de culture française et de culture arabe. Comment vous situez-vous vraiment entre ces deux cultures ?

Je ne me sens pas étranger à la culture occidentale, et en particulier à la culture française. Pour la simple raison, d'ailleurs, que ma scolarité, depuis les premières classes du primaire jusqu'à la Sorbonne, s'est déroulée dans des écoles françaises. Cette culture, je l'ai donc reçue dès le début, en Tunisie même, avec mes petits camarades français, dans une école qui, peu après le premier quart du siècle dernier, comptait très peu de jeunes Arabes, d'« indigènes », comme on avait coutume de dire. Un mot, soit dit en passant, qui pour moi-même a eu un impact douloureux, comme ce fut le cas pour bon nombre de Tunisiens.

Neutre dans les dictionnaires, cette expression avait pour vous une connotation péjorative...

Français et indigènes

Sur les mêmes bancs d'école que mes camarades français, à six ou sept ans, et parce que ce mot n'était employé que rarement — on nous appelait par nos prénoms —, je n'en ai pas été frappé outre mesure. Ce n'est que par la suite, au temps de l'enseignement secondaire, que j'en ai éprouvé le poids, le sens exact, amené que j'étais à mieux comprendre la langue dont le primaire ne m'avait livré que les rudiments. Dans les lycées que j'ai fréquentés, je constatais avec peine que nous étions divisés en deux catégories — les Français et les « indigènes ». Pourquoi donc Français et indigènes, alors qu'il eût été si simple de parler de Français et de Tunisiens ?

En fait, cette expression neutre, de pure désignation objective et pouvant s'appliquer à n'importe quel autre individu, avait supplanté le nom de votre appartenance nationale et fait disparaître votre nationalité...

On parle de flore indigène, de faune indigène. Du coup on se trouve assimilé à quelque chose qui appartient au pays en tant que spécificité, à la façon d'un objet ; il en va des habitants comme il en va de la flore et de la faune ! Nous nous sentions considérés, en quelque sorte, comme des êtres humains parqués dans un zoo, sans identité, sans nationalité. Un indigène n'a pas d'identité. Il n'est pas un Soi. Il n'est qu'un « quelque chose » que l'on a trouvé dans le pays au moment où il fut « découvert ». Mais qu'en est-il alors de l'existence de l'homme en tant que sujet personnel ?

Ce sentiment combien justifié s'est sans doute intensifié au fil de votre formation et du développement de votre réflexion.

À mesure que j'avais dans mes études, que je lisais, que je découvrais l'histoire — non pas celle de mon pays, qui n'était enseignée que dans les écoles *indigènes* proprement dites que ne fréquentaient pas les petits Français, mais plutôt l'histoire de la « métropole », comme on disait alors, autrement dit une histoire à la manière de Michelet qui nous apprenait « la grandeur de la France » —, j'étais amené, en effet, à réfléchir.